

Littérature québécoise

Numéro 47, mars-avril-mai 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21658ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1992). Compte rendu de [Littérature québécoise]. *Nuit blanche*, (47), 9-27.

LE BRUIT DES CHOSES VIVANTES

Élise Turcotte

Leméac, 1991, 225 p.; 19,50 \$

On dit qu'avec ce premier roman, Élise Turcotte (deux fois lauréate du prix Émile-Nelligan) «s'inscrit dans le renouvellement littéraire qui va marquer les années 90». Alors, ce renouvellement sera fait de transparence et de fluidité. Avec les années 90 reviennent la simplicité, les choses essentielles, l'écriture qui respire, qui fait silence et joue avec les résonances, les couleurs, le non-dit des mots. Et sur leur pouvoir: «Les mots sont si simples».

Dans le roman d'Élise Turcotte, il y a une petite fille de quatre ans, Maria, qui est tout pour sa mère, Albanie. Ensemble, elles bâtissent des rêves, des voyages, vrais ou fictifs. Elles tissent des séquences d'histoire, remplissent des albums d'images. Tout cela pour fixer le temps qui passe et qui emportera Maria. «Tous les âges finissent, toutes les heures et un jour je ne saurai plus rien d'elle. Presque rien. En attendant, je dois tout faire pour la connaître.» Cela n'est pas sans me rappeler Geneviève Amyot dans *Petites fins du monde*, qui parlait de la même relation passionnante: «Comment me convaincre de cette fille. Pour le temps qu'il m'en reste [...] Qu'en est-il donc de cet âge qui tant se refuse? Qui se range avant terme du côté de la mémoire».

Dans la quiétude de cette passion, au cœur «des choses vivantes», prennent place les petits et les grands drames de la vie, «une guerre, un camp de réfugiés, les pleurs d'un enfant». Et surtout, les drames du quotidien: le père de Maria ne vit plus avec Albanie; le petit voisin, Félix, «avec au dedans de lui, un cauchemar de silence» est placé en famille d'accueil; Maria s'absente de la vie d'Al-



banie toutes les fins de semaine. Mais aussi, les petits bonheurs, un petit garçon dans la rue «qui retrouve son père»; un chat blanc «qui va faire le lien» dans le cœur de Félix. Et Pierre qui entre peu à peu dans la vie d'Albanie parce qu'il a compris que Maria était tout pour elle.

Françoise Cléro

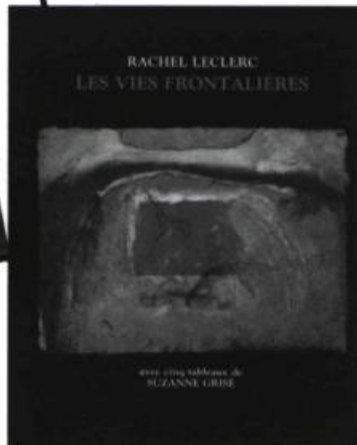
LES VIES FRONTALIÈRES

Rachel Leclerc

Noroît, 1991; 15 \$

Rachel Leclerc, avec *Les vies frontalières*, poursuit un propos qui avait été fort bien amorcé dans ses deux ouvrages précédents. Sa poésie, très dense, embrasse la vie comme le regard embrasse un paysage du sommet d'une montagne: on y découvre l'immensité d'un destin non seulement dans son ensemble, mais aussi dans ses détails et ses couleurs.

Ce regard que l'auteure pose sur la condition humaine a la qualité rare d'être généreux. Il y a une telle fusion avec le monde, une telle virtuosité à passer de l'intime à l'universel que le lecteur se retrouve très souvent près de l'éblouissement. Les poèmes gravitent autour des thèmes qui



ŒUVRES COMPLÈTES T. 1, POÉSIES COMPLÈTES (1896-1941)

T. 2, POÈMES ET
TEXTES D'ASILE

Émile Nelligan

Fides, 1991, 646 p.
et 615 p.; 98 \$

L'œuvre de Nelligan donna lieu, il y a quarante ans, à la première édition critique québécoise, préparée par Luc Lacourcière et publiée chez Fides dans la collection du «Nénuphar». La même œuvre est à l'origine d'une première: l'édition critique d'une édition critique (!), dans la mesure où l'ouvrage de Lacourcière rejoint désormais le travail original de Louis Dantin (*Émile Nelligan et son œuvre*, 1904) parmi la masse des variantes. Cette nouvelle édition, en deux tomes, a presque les allures — et le prix — d'une édition de luxe. Elle présente d'emblée toutes les garanties de sérieux et de fiabilité; toutefois, comme toute édition critique, c'est à l'usage qu'on pourra vraiment la juger.

Dans le tome 1, Réjean Robidoux et Paul Wyczynski proposent peu de nouveaux matériaux. Ils expliquent même avoir dû renoncer à l'exhaustivité qu'on était en droit d'attendre d'un tel travail parce que Luc Lacourcière a délibérément fait en sorte que certains documents leur échappent («un tout petit monde», comme disait l'autre...). En fait, il s'agit plutôt ici d'une complète réorganisation de l'œuvre. On sait que Nelligan n'a jamais réuni ses poèmes lui-même. C'est Dantin qui s'en était d'abord chargé et Lacourcière avait préféré reproduire l'architecture originale. Réjean Robidoux et Paul Wyczynski ont choisi, pour leur part, de tout refaire. Défaire le travail de Dantin pour mettre en valeur celui de Nelligan est une chose; s'approprier l'œuvre pour la réorganiser à son tour en est une autre. Cela va d'ailleurs plus loin. Le poème «Le jardin d'antan», l'un des plus connus de Nelligan, est «corrigé»: les auteurs (c'est le cas de le dire) suppriment une syllabe dans un vers parce que, tout bien compté, il y en aurait une de trop... (Et hop! Une nouvelle variante!) ▶

Bref, voici un recueil à côté duquel il ne faut pas passer, puisqu'il réussit à reconquérir avec force «le territoire des choses matures» et permet au lecteur «de se reconnaître au lieu-dit humanité».

Christiane Frenette

Le tome 2, préparé par Jacques Michon, s'intitule *Poèmes et textes d'asile*. Compte tenu de l'importance et de l'œuvre et du destin de Nelligan, la mise au jour de l'entièreté de ses écrits s'imposait, me semble-t-il, depuis longtemps. Les écrits de l'internement ne sont pas tous pour autant d'un égal intérêt. Ainsi, par exemple, telle liste de provisions et telle dédicace n'intéresseront vraisemblablement personne. Cependant, dans une édition critique, intégralité oblige. Par ailleurs, les altérations faites par Nelligan lors de la transcription de ses poèmes (et de textes d'autres auteurs tel Baudelaire) sont souvent rien moins qu'émouvantes. Quant à savoir ce qui concerne la pathologie et ce qui concerne la littérature, je crois que c'est la principale question que pose ce second tome. À cet égard, ne perdant pas de vue la raison d'être d'une édition critique, Jacques Michon, contrairement à ses collègues Robidoux et Wyczynski, ne propose pas ses réponses, mais des matériaux, ce dont il faut lui savoir gré.

François Dumont

REMÉMORATION

Monique Bosco
HMH, 1991, 92 p.; 14,50 \$

Le recueil de nouvelles aurait pu tout aussi bien s'appeler «Jour du souvenir»? , comme le suggère cette fleur rouge, à quatre pétales, dessinée par l'auteure elle-même et présentée sur la page de couverture... C'est un livre du souvenir plus que de la mémoire, plein de tristesse et de nostalgie, qui nous laisse un arrière-goût d'échec. On sait que Monique Bosco a quitté très jeune son pays d'origine, l'Autriche, a vécu en France durant la Seconde Guerre mondiale en reniant son identité juive et a émigré au Québec en 1948. Or, aujourd'hui encore, elle glisse dans les grands trous noirs creusés par le déracinement et la

MONIQUE BOSCO
REMÉMORATION
nouvelles

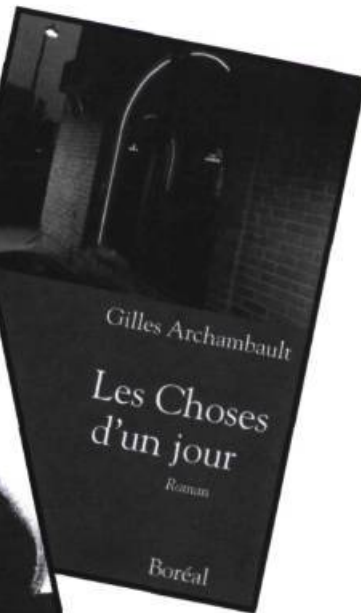


perte d'identité. La moitié du recueil n'est que rappel d'images, semblables à l'album de photos feuilleté distraitement, où on reconnaît une devanture de maison, une cour d'école, une star adulée à l'adolescence ou la robe de soie du premier bal. Mais les photos ne sont que des façades qui voilent un passé abandonné et muet. La narratrice — serait-ce l'auteure elle-même? — dit à la dernière page du livre: «[...] le temps perdu est définitivement perdu. La métamorphose du temps retrouvé n'est réservée qu'à de rares élus». Alors, pourquoi aligner tant de souvenirs qui ne nous parlent pas?

En alternance, d'autres textes sur un ton souvent proche du cynisme essaient de nous ramener au temps présent. Les gens s'inventent de faux visages, espérant être acceptés par leur milieu, pouvoir vivre avec aisance, comme tout le monde: cela ne réussit jamais. Fidélité à soi-même et relations humaines semblent inconciliables dans toutes ces nouvelles, écrites par une femme venue d'ailleurs qui, par la voix d'une narratrice, s'avoue incapable de s'acclimater en Amérique et se réfugie en quelque sorte dans un passé mort à jamais. Oui, vraiment, c'est un livre bien triste!

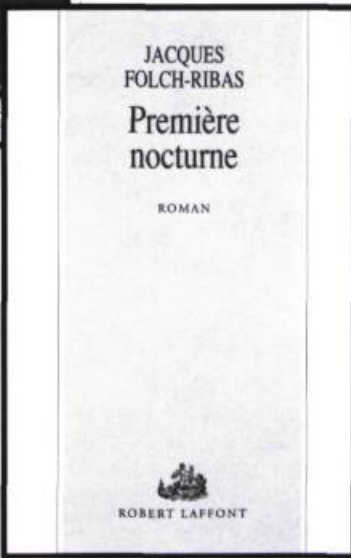
Monique Grégoire

Gilles Archambault
Les Choses
d'un jour
Roman
Boréal



JACQUES
FOLCH-RIBAS
Première
nocturne
ROMAN

ROBERT LAFFONT



PREMIÈRE NOCTURNE

Jacques Folch-Ribas
Robert Laffont, 1991,
174 p.; 19,95 \$

J'aime Jacques Folch-Ribas. Pour moi, ce personnage a quelque chose de fascinant. Insaisissable, il résiste à toute définition. Professeur d'architecture à l'Université de Montréal, chroniqueur littéraire dans la presse et à la radio, romancier, il a été journaliste à *Combat* à Paris; Catalan d'origine, à chaque fois qu'on croit le cerner, il nous échappe. Il fait partie de ces hommes qui tentent d'explorer tous les possibles de la vie humaine. J'avais beaucoup aimé son cinquième roman *La chair de pierre*, aussi, j'abordais avec plaisir *Première nocturne*.

Ce roman met en scène un exilé catalan à Paris dans les années 50. Il pratique le journa-

lisme à la pige pour payer ses études en architecture. Le jeune homme, fasciné par les intellectuels parisiens de l'immédiat après-guerre, se lie d'amitié avec Camus qui l'introduit auprès de Sartre, Beauvoir, Nimier et les autres. Ces rencontres, trop mondaines pour un réfugié du franquisme, lui laissent un goût amer.

Puis une femme entre dans sa vie, une femme belle à faire damner un saint. Elle se nomme Ange et rejette radicalement le monde pour ne s'intéresser qu'au plaisir de la chair. L'histoire se termine mal, l'homme est exilé à nouveau dans la solitude.

Le récit oscille constamment entre le rêve et la réalité. Le lecteur entraîné dans les souvenirs de jeunesse de l'auteur, perçoit le drame du garçon, mais confusément. Il y a un je-ne-sais-quoi d'adolescent qui dérange. Il ne s'agit probablement pas du meilleur roman de Folch-Ribas: espérons que sa quête saura trouver un dénouement.

Robert Beauregard

LES CHOSES D'UN JOUR

Gilles Archambault
Boréal, 1991, 148 p.; 17,95 \$

Les choses d'un jour met en scène un poète qui reçoit un prix littéraire important à un moment difficile de sa vie. Martin Désourdy appréhende l'approche de la cinquantaine; son épouse, toute à sa carrière, n'éprouve plus pour lui qu'une indifférence teintée de mépris, même après le succès qu'il vient de remporter. En revanche, une étudiante s'intéresse sérieusement à sa poésie et désire y consacrer sa thèse. Il tombe automatiquement amoureux de sa jeune admiratrice. Devant l'empressement de ce nouvel amant qui veut refaire sa vie avec elle, la jeune femme éprouve le besoin de respirer un peu; ce qu'elle fait bien maladroitement comprendre à Martin Désourdy qui est persuadé que sa nouvelle flamme le laisse tomber pour un ancien amant. Le poète se tourne alors vers sa mère qu'il n'a pas vue depuis dix ans. La vieille dame, qui eut en son temps la cuisse légère, est bien mal placée pour comprendre les tourments existentiels de son fils. Bref, qu'elle ait vingt-cinq, cinquante ou soixante-quinze ans, la femme ne comprend pas Martin Désourdy.

Et pour cause! Le poète ne semble pas s'y entendre en psychologie féminine. Il n'y aurait rien à en redire si l'on sentait clairement qu'il s'agit d'un parti-pris littéraire, d'une façon pour le romancier d'expliquer la solitude affective à laquelle le protagoniste semble condamné (d'ailleurs, il n'y aura pour lui de salut que dans l'écriture); mais les personnages féminins sont tellement pétris de clichés que la crédibilité du récit est sapée dès le départ. Ce chapelet de stéréotypes pourrait être racheté par une intention ironique, mais il n'en est rien — ou du moins c'est une ironie que je n'ai pas su goûter. C'est dommage, car, en général, j'aime le style sobre de Gilles Archambault, ses intrigues dépouillées, son vocabulaire subtilement recherché. Je garde néanmoins de bons souvenirs de quelques lectures précédentes en compagnie d'un personnage velléitaire, mal dans sa peau et trop doux.

Hélène Gaudreau

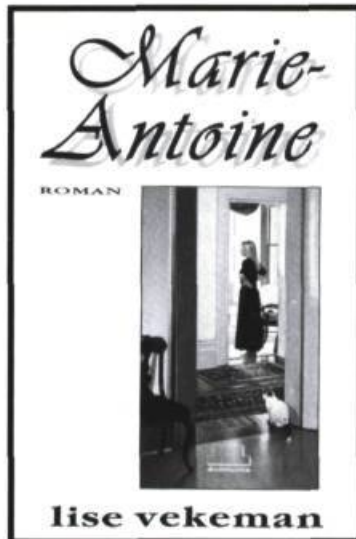
MARIE-ANTOINE

Lise Wekeman

JCL, 1991, 195 p.; 17,95 \$

Certaines œuvres se dressent comme des barrières au bout des sentiers battus. En les ouvrant, comme on ouvre les volets sur un matin pluvieux, on a l'impression, à l'exemple de Rousseau dans ses *Confessions*, d'avoir «un mur pour vue, un cul-de-sac pour rue, peu d'air, peu de jour», sentiment éprouvé en parcourant le dernier roman de Lise Wekeman: *Marie-Antoine*.

212, rue du Porche et 55, rue des Cigales, Limbourg. Deux adresses, une ville, un récit de façade où les mots de toujours n'ont pas été rafraîchis. Entre le lieu de l'enfance et celui de l'âge adulte, entre la mère insensible et la mamie qui comprend tout, le temps est un abîme dans lequel le personnage freine sa chute à grands coups de mémoire. Malheureusement, ces souvenirs qui prennent des dizaines d'années à remonter sont ceux de tout le monde, de tous les désespoirs. La honte des premières menstruations, la tristesse de la première robe de bal salie, l'affligeant spectacle de la mère surprise dans les draps d'un inconnu, autant de douloureux instants que trois décennies et 195 pages paraissent bien



longues à rappeler. Autant d'événements que l'on a trop souvent ressassés.

Ces périodes de désillusions que sont l'enfance et l'adolescence, dans ce qu'elles ont d'original et de personnel, méritent encore l'intérêt que des écrivains leur portent. Les chemins maintes et maintes fois piétinés conservent leur lot de terre fraîche à l'abri sur les bas-côtés, il suffit de se pencher et d'y regarder de près. Parfois même, le temps seul parvient à remuer le

sol et à nous faire croire en la nouveauté des choses; à preuve, ce pavé blanc devant le 13 c, rue de Boigne, Chambéry, où a habité Rousseau.

Mario Lapointe

LES ÉTATS DU RELIEF

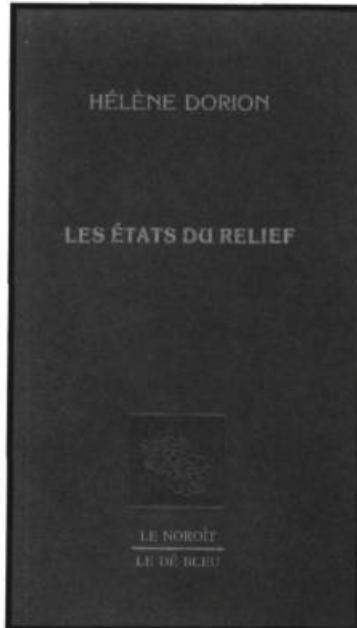
Hélène Dorion

Noroît / Le Dé Bleu,

1991, 87 p.; 12 \$

Un visage appuyé contre le monde proposait déjà un «itinéraire», celui de la chair, de la lettre, d'un visage «qui reste parfois...», celui de ces «quelques ruines» aussi. Et tout annonçait ce paysage, le lieu d'une femme aux prises avec l'impossible, la perte, le manque que seule l'illusion viendra combler, l'espace d'un amour. Le titre du premier mouvement du recueil d'Hélène Dorion, *Les états du relief*, reprend l'«itinéraire».

Tout de suite, l'écriture se joue sur deux registres, deux modes, l'un étant une sorte de mise en situation, de mise en relief justement qui trace les contours du second. New York est placée entre parenthèses:



«Dans les rues de Time Square / je t'ai parlé de ces amours / de ces lieux visités / que l'on porte derrière soi», alors qu'en d'autres lieux, une île et un corps fendent l'air et le vide: «[...] que l'amour survit à force de coups tirés sur l'opacité des mots et la fragilité des chemins».

Domage que cette double tonalité ne revienne plus dans le reste du recueil. Quelque chose s'y dessinait pourtant d'une façon significative: d'une part, la détermination de l'écriture d'inscrire son projet dans «l'autre», dans la temporalité et dans l'espace aussi, donc dans l'urbanité ou dans la réalité la plus quotidienne et, d'autre part, le tracé évanescents toujours de ce vide en soi qui pourtant domine tout malgré l'amour.

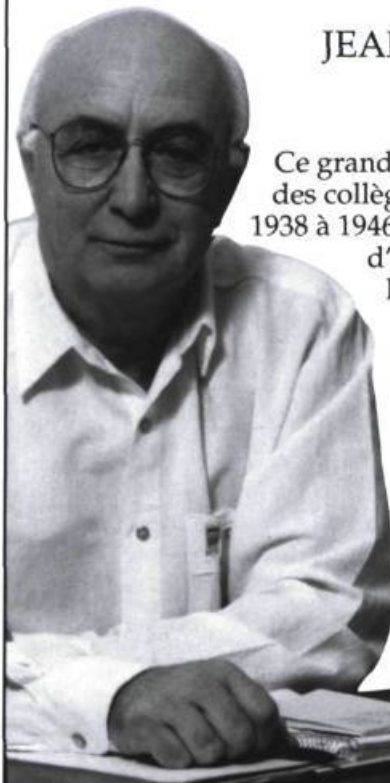
Le texte se poursuit plutôt en plusieurs séquences qui revisitent certains territoires déjà parcourus dans *Un visage appuyé contre le monde*: l'intime, l'incertitude, le visage, la lettre, la faille, avec des détours parfois redondants et peu efficaces. Toutefois, au dernier mouvement le propos retrouve sa véritable force et son essence alors qu'il dit cette nécessité pour chaque être qui veut survivre, de «poser un amour sur ce manque sans fond». Et l'énoncé très réaliste d'«itinéraire» apparaît assumé en toute conscience, en toute lucidité.

Voilà! C'est à Time Square et dans un bar de Manhattan, puis dans ce lieu où «tout redevient fragile», qu'une émotion fort troublante m'a envahie. Une émotion qui, à elle seule, vaut tout le recueil...

Françoise Cantin

Le Seuil des vingt ans

JEAN ÉTHIER-BLAIS



Ce grand portrait de la vie des collèges classiques de 1938 à 1946 est un chant d'amour qui célèbre la culture et les humanités, cette poésie de la vie.

240 pages, 20,95\$

Pour recevoir catalogue et liste de prix, écrire à Leméac Éditeur inc.
1124, rue Marie-Anne Est,
Montréal, Québec H2J 2B7
Tél.: (514) 524-5558
Fax: (514) 524-3145

La littérature d'aujourd'hui LEMÉAC

HISTOIRES CRUELLES
ET LAMENTABLESJean-Pierre Vidal
Logiques, 1991,
232 p.; 18,95 \$

Cruelles, certaines nouvelles de Jean-Pierre Vidal le sont sans aucun doute, dont la première («Joyeux Noël») qui d'entrée de jeu donne le ton. Quatre enfants, observés à leur insu par le narrateur du récit (caché dans une vieille remise), s'amuse chaque dimanche à la guerre; jeu symbolique que nous connaissons tous, mais dont le narrateur changera toutefois les règles en ajoutant aux armes de plastique un revolver véritable qu'utilisera sciemment l'un des joueurs... D'autres nouvelles sont aussi lamentables. Celle («Cinq ou six p'tites vites avec titre») qui par exemple, met en scène un homme, comprenant un jour «qu'il n'aurait jamais les moyens de s'offrir une Jaguar, une vert émeraude, souveraine et glacée d'indifférence», et qui décide alors de se jeter du pont d'une autoroute, histoire de mourir écrasé par l'objet de ses rêves. Au dernier moment, ce sera malheureusement une «petite Omni», en train de doubler la «féline» Jaguar, «qui lui bro[iera] proprement les os»...

Au-delà du caractère pitoyable ou monstrueux des situations et des personnages, ce qui frappe toutefois davantage, il me semble, c'est l'acuité du regard de l'auteur implicite (cette instance impalpable que l'on sent néanmoins derrière tout le travail du texte) et qui, à partir de faits en apparence banals, réussit à créer un univers de science-fiction: montrant bien par là que le réel, le monde dit réel, peut s'avérer très étrange selon qu'on l'observe du point de vue d'un habitant d'une autre planète, du point de vue d'un objet, ou tout simplement d'un peu plus près ou d'un peu plus loin. Il est vrai que, dès le départ, le texte dénonce l'illusion référentielle en se constituant, comme dans la nouvelle «Signa-

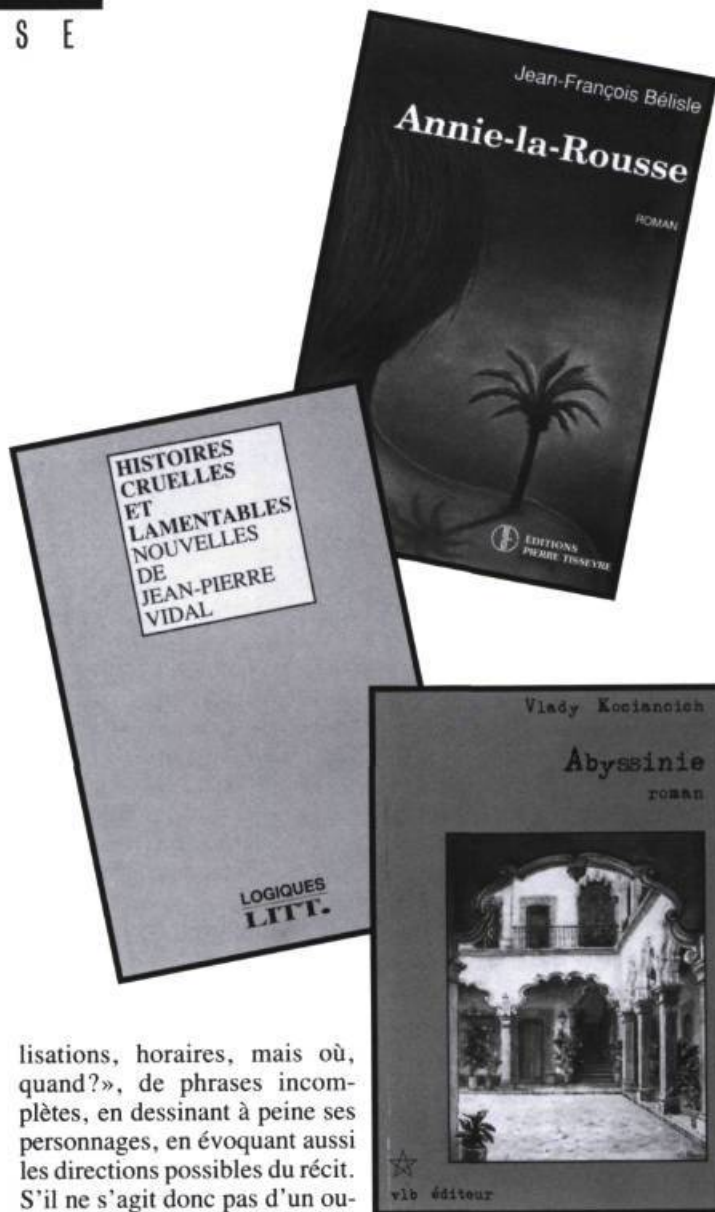
lisations, horaires, mais où, quand?», de phrases incomplètes, en dessinant à peine ses personnages, en évoquant aussi les directions possibles du récit. S'il ne s'agit donc pas d'un ouvrage facile (l'auteur prévient d'ailleurs son lecteur, dans un petit texte préliminaire, des exigences de la littérature — ce qui n'a pas manqué de m'effrayer un peu, je l'avoue!), *Histoires cruelles et lamentables* se révélera tout à fait passionnant, moyennant bien sûr qu'on soit attentif à la structure du recueil, à la beauté de l'écriture (au rythme remarquable dans «En voiture, all aboard») et à l'intelligence du regard.

Andrée Mercier

ABYSSINIE

Vlady Kociancich
Trad. de l'espagnol
par Louis Jolicœur
VLB, 1991, 112 p.; 14,95 \$

Il est de ces hasards qui bouleversent l'existence; celui-ci s'appelle *Abyssinie*. Roman troublant, d'une concision et d'une profondeur étonnantes, il nous fait grâce de ce baroque moderne qu'affectionnent — hélas! — certains jeunes



créé un effet polyphonique important bien de notre temps, où l'individualité semble bancale, chacun étant l'écho de plusieurs voix. Survient alors l'Abyssinie, région mythique de la littérature moderne, symbole de l'exil et de la mort du poète [Rimbaud].

De ces œuvres qui interrogent, à la manière de Rilke et de Thomas Mann, l'*Abyssinie* de Vlady Kociancich s'impose et ce titre habitera sans doute longtemps les avenues de la littérature.

Ivan Bielski

ANNIE-LA-ROUSSE

Jean-François Bélisle
Pierre Tisseyre, 1991,
136 p.; 14,95 \$

Pourquoi *Annie-la-Rousse*? Serait-elle le seul personnage qui permet au narrateur de rêver? de quitter sa misère morale, qui ne lui fait pas pour autant perdre le sens de l'humour? Il y a pourtant dans ce récit un personnage plus consistant, le seul en fait qui atteigne à quelque profondeur — et encore —, Burt, le père du narrateur, «si malheureux en général et si brutal en particulier». C'est une vie d'enfer que mène ce père «raté» et qu'il fait mener à son fils et à sa femme.

Mais *Annie-la-Rousse* n'est pas tant un texte sur le père qu'un certain regard sur les choses de la vie: c'est un texte écrit au «je» par un adolescent qui ne pense qu'à faire des jeux de mots. Toujours le texte désamorce tout sérieux, toute mise en relief existentielle. Et ce n'est pas toujours réussi, loin de là. S'il fallait coter la qualité humoristique du matériau recueilli, je ne suis pas sûr que le roman s'en tirerait gagnant. Malgré quelques bons passages, il dénote une facilité qui ne passe carrément pas. Dans le non-style, trop souvent, genre incise comme point de chute: «Décidément avec la douceur, on obtient ce qu'on veut, sauf chez les terroristes. Annie doit bien savoir ce qu'est une minorité, car elle est une rouquine pure laine et ce n'est pas la situation idéale, comme couleur. En Amérique, les blondes, les brunettes et les noires tiennent le haut du pavé, question coup de foudre».

Pourtant, j'y reviens, il y a un arrière-plan, moyennement consistant et trop flou il est vrai,

auteurs. Foudroyé par une implacable maladie, peintre vivant à Buenos Aires vers la fin du XIX^e siècle, Xavier Durand, entreprend une confession dramatique. Mais il n'est pas seul: l'Artiste réclame l'Oeuvre et l'homme appelle l'amour. «Je les entends encore m'étourdir avec leur cris. Art. Amour.» Le combat qui se mène, la souffrance de cette agonie habitée par la mémoire, Vlady Kociancich les illustre avec sensibilité.

Tout l'art de l'auteur repose sur les nuances qu'il apporte à son propos, toujours le même. Des pages entières sont réintroduites dans un contexte nouveau. Et, selon la diversité de leur champ connotatif, elles se situent dans différents registres d'émotions. Les couleurs sont omniprésentes et beaucoup d'éléments du récit ne prennent corps qu'en terme chromatique: blanc-Irène, jaune-Abyssinie, etc. Enfin, le brouillage des voix

dans ce roman où le père ne le cède peut-être qu'au Père, le «Santa-Claus», figure qui corse un peu le texte. «Je crois que j'aime bien jouer avec les mots, car je trouve qu'ils expriment parfois des idées.» Pas toujours; plutôt: «Ce n'est pas nécessairement le vocabulaire qui manque lorsqu'on n'a plus rien à dire». Je ne veux pas être méchant, car après tout c'est un récit sans prétention, mais un texte prétextueux, s'il repose sur un bon fond d'idées, me plaît davantage.

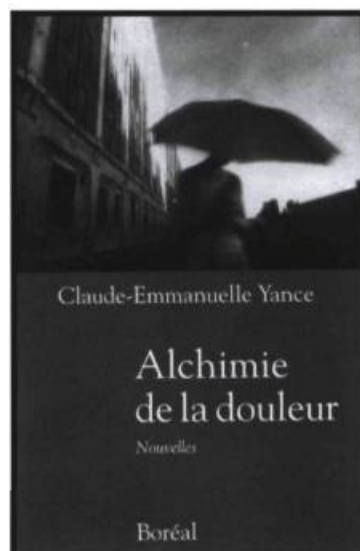
François Ouellet

ALCHIMIE DE LA DOULEUR
Claude-Emmanuelle Yance
Boréal, 1991, 120 p.; 16,95 \$

Je me demande parfois ce que deviennent les lauréats de concours littéraires. Qu'ont-ils écrit depuis ce jour unique? Ont-ils progressé vers plus de maîtrise de l'écriture, vers une plus grande clarté dans la communication? Qu'est-ce qui peuple maintenant leur imaginaire? C'est donc d'abord par curiosité que j'ai décidé de lire *Alchimie de la douleur*, l'auteure ayant

reçu le prix Adrienne Choquette en 1987, pour un recueil de nouvelles intitulé *Mourir comme un chat*. Après une première lecture, j'ai réalisé qu'aucun texte ne m'avait accrochée, je n'avais rien retenu sinon deux ou trois images *parlantes*, comme celle de ce jeune enfant qui danse avec son père, porté par les pieds de celui-ci, jeu bien connu que j'avais oublié. Les sujets des nouvelles me paraissaient étranges, ennuyeux même.

J'ai cherché une première voie d'approche dans le titre; *Alchimie*: science occulte née de la fusion de techniques... Stop! Oui, j'avais remarqué la diversité des techniques utilisées, qui me rappelaient certains exercices pratiqués en atelier; mais je trouvais que ces techniques n'avaient pas très bien servi l'inspiration, ni la littérature. Les citations de Baudelaire, qui précédaient chaque nouveau texte, m'éclaireraient peut-être mieux sur leur sens. J'ai trouvé des mots communs aux deux auteurs, en effet, tel ce chat qui se promène dans l'appartement ou dans la tête, telles ces cartes du tarot qui se



racontent des histoires d'amour, ou encore ces nombres capables de tout nommer aussi bien que les mots. Je regrette de ne pas avoir été séduit par ces jeux subtils et j'y ai perdu le plaisir de lire. J'avais omis de parcourir le communiqué de presse de l'éditeur soulignant que l'auteur «séduira plus particulièrement les initiés en littérature»!

Monique Grégoire

LA DANSE ÉTERNELLE
Roger Fournier
Trois, 1991, 185 p.; 24,95 \$

Douzième roman de Roger Fournier, *La danse éternelle* prend des allures fantastiques. Alors que le personnage principal, Jean-Pierre L'Heureux, croit s'élever dans la subtilité, il amorce, en quelque sorte, une rapide descente aux enfers.

Jean-Pierre est un cinéaste québécois (avec toutes les conditions socio-économiques de pratique du métier que cela sous-entend) qui vient de connaître un franc succès. De plus, il a une femme charmante et une maîtresse formidable. Or, c'est au moment de cette belle ascension vers la gloire que la chute commence. Jean-Pierre succombe à un désir inéluctable et obsessionnel de faire le film dont il a envie: rien de commercial, un film mythologique qui traduit pour lui un retour aux sources.

Le scénario en est à la fois fort simple et très inhabituel: deux jeunes époux s'embarquent dans une chaloupe à Rimouski pour une traversée du fleuve Saint-Laurent qui leur prendra toute la vie. Ils ont le temps d'avoir un bébé qui tombe malade ▶



Yvan BÉDARD
Combray ou
À la recherche du temps perdu
en raccourci

UN LIVRE
 À DÉCOUVRIR...

BON DE COMMANDE		Date _____
Combray ou À la recherche du temps perdu en raccourci à 25\$ chacun		<input type="checkbox"/> Paiement ci-joint (chèque ou mandat) _____ \$
_____ exemplaire(s)		<input type="checkbox"/> MASTER CARD n° <input type="checkbox"/> VISA n° _____
Port et manutention 3,00\$		Date d'expiration de ma carte de crédit _____
Sous-total _____	Signature _____	Tél.: _____
TPS (7%) _____	Nom (en majuscules) _____	
Total _____	Adresse _____	

Cette étude sémiotique des deux cents premières pages de la *Recherche du temps perdu* constitue une approche nouvelle du roman de Proust en même temps qu'il ouvre la voie à une approche renouvelée des œuvres romanesques en général.

xii-222 pages, 25\$

Cité universitaire
 Sainte-Foy, Québec
 Canada G1K 7P4
 Tél. (418) 656 5106
 Téléc. (418) 656 3476

En vente
 chez votre libraire ou chez l'éditeur
LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

peu après la naissance et que l'homme jette à l'eau pour soulager ses souffrances. À leur arrivée sur l'autre rive, ils ne sont plus que deux vieillards et rendent le dernier soupir, noyés dans la tempête.

Évidemment, aucun producteur n'accepte d'investir dans ce projet et Jean-Pierre se voit forcé de vendre sa maison afin d'amasser la somme minimale nécessaire à la réalisation. Au fil du tournage, Jean-Pierre se met à vieillir. À la fin, il est devenu un vieil homme qui mourra le soir de la première de son film très bien reçu d'ailleurs.

Fournier démontre une fois de plus son indéniable talent. Le roman, comme le film, subit le poids d'une fatalité qui dépasse les personnages. *La danse éternelle*, c'est la tragédie de l'homme qui associe sa création à sa destruction.

François Larocque

DÉSINCARNATIONS

Emmanuel Aquin
Boréal, 1991, 205 p.; 18,95 \$

Désincarnations est le second tome d'une trilogie dont le premier volume s'intitulait *Incar-nations*. Le troisième, à paraître, aura comme titre *Réincarnations*. *Désincarnations* met en scène un enfant dont le cerveau évolue plus vite que le corps, ce qui place le protagoniste dans des situations fort embarrassantes. Avoir la conscience d'un adulte, ses besoins sexuels, ses réflexions aussi dès la prime enfance, voilà de quoi dérouter le gamin lui-même et son entourage. Ajoutons à cela une profonde intolérance à la mièvrerie et à la stupidité, ainsi qu'une pulsion de mort quasi incontrôlable, nous avons les ingrédients d'une histoire farfelue où la révolte occupe l'avant-scène.

Il s'agit donc d'un roman de l'opposition, laquelle atteint son apogée avec des morts par vengeance. Tous ceux qui gravitent autour du «Petit homme» — les

personnages n'ont qu'un surnom ou qu'un sobriquet — risquent la mort... et la subissent, sauf, étrangement, «Père» et «Mère» qui vivent autrement leur calvaire. Une mort cathartique ayant pour but de calmer la *Tempête* qui couve dans un corps trop petit pour contenir toute l'ampleur de la conscience de «Petit homme». Une mort qui tient du grand œuvre parce qu'elle exprime la lutte du corps (le moi) contre le cerveau (les élans de l'âme, l'esprit, l'intelligence). Aussi «Petit homme» se félicitera-t-il de tuer, car il expurge le monde du malin: «Au moins, j'avais la consolation d'avoir affranchi ces âmes de leur chair malfaisante. [Tous ces personnages] (je) les avais désincarnés». L'idée de refaire sa vie et le monde va jusqu'à pousser «Petit homme» à se désincarner lui-même.

Ce roman imprégné de symbolisme psychologique et psychanalytique a le mérite d'être alerte. On tourne les coins ronds, l'action défile. «Petit homme» vieillit vite et on épargne les détails au lecteur. On tue avec méthode, le plus atrocement possible; «Petit homme» trouve rapidement des explications aux phénomènes



avec lesquels il est aux prises.

Un grand roman? Je ne le crois pas, mais il y a du plaisir à lire, sourire en coin, ces 205 pages qui font passer d'agréables moments dans les purs méandres d'un imaginaire quelque peu débridé.

Christian Bouchard

L'INVENTION DE LA MORT

Hubert Aquin
Leméac, 1991, 152 p.; 15,50 \$

Premier roman d'Hubert Aquin, écrit en 1959, mais dont le manuscrit avait été refusé alors par l'éditeur Pierre Tisseyre — «pour des raisons sans doute plus morales que littéraires», observe Bernard Beugnot dans la préface — *L'invention de la mort* nous fait découvrir un autre visage, sinon une autre manière, de l'auteur de *Prochain épisode*. Pour qui connaît le souci de perfection formelle qui carac-

térise l'œuvre de celui qui reste, quinze ans après sa mort, l'un de nos meilleurs romanciers, *L'invention de la mort* a de quoi surprendre: on n'y retrouve pas cet écran des formes, des techniques, des prouesses d'écriture, de l'art romanesque quoi, qui ne dissimule l'inavouable que pour mieux le dévoiler. Rien ne vient freiner ici l'expression de ce qui au fond a hanté toute la vie d'Hubert Aquin: la conscience aiguë de la mort.

Dans l'aventure sordide que vivent René Lallemand, un jeune journaliste frustré dans ses ambitions, et son amante, Madeleine, une femme mariée, mère de trois enfants, on retrouve partout cette conscience de la mort, cette attirance trouble pour l'inéluctable qui se manifeste entre autres dans les jeux de l'amour, ceux-ci étant considérés comme participant d'une quête conjointe des origines et des finalités.

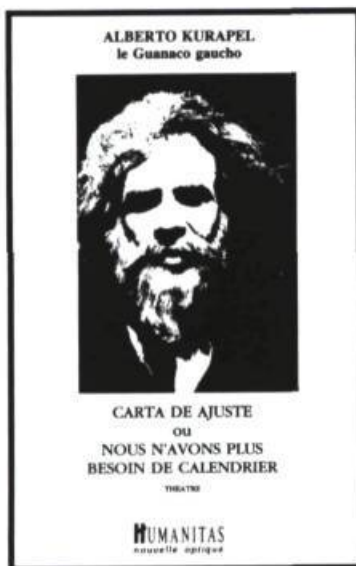
Cette absence de tamisage romanesque, dans ce qu'il convient de considérer comme une œuvre de jeunesse, ne manquera pas, je crois, de plonger dans le malaise le lecteur d'aujourd'hui, même si ce dernier en a vu d'autres. Et même si la connaissance de l'œuvre d'Hubert Aquin est à ce prix, il y a quelque chose de malsain dans cette exhumation de cadavres.

Jean Morency

**CARTA DE AJUSTE
ou NOUS N'AVONS PLUS
BESOIN DE CALENDRIER**
Alberto Kurapel
Humanitas, 1991,
141 p.; 14,95 \$

Il est toujours ingrat de rendre compte d'un texte comme celui-ci puisqu'il ne constitue, en fait, que la trace d'une performance de type théâtral qui ne prend tout son sens qu'à la scène.

D'origine chilienne, Alberto Kurapel est un artiste aux expressions multiples: poésie, chanson, théâtre et performance. Il a fondé à Montréal la compagnie des arts Exilio dont les thèmes centraux sont l'exil, la mémoire, l'insatisfaction et aussi la torture. Il interprète ici le rôle d'un aveugle dont la cécité est une séquelle des tortures qu'il a subies. C'est d'ailleurs le récit de cet «accident» qui constitue le moment fort du texte.



Autrement, l'ensemble est assez hétéroclite, peuplé de personnages peu définis, sortes d'archétypes; on y juxtapose des questions comme le danger nucléaire, l'exil, bien sûr, et la traduction! Le texte est en effet bilingue, ce qui devient rapidement fastidieux parce que ce qui est dit en espagnol (que je comprends) est systématiquement traduit en français, procédé qui rappelle malencontreusement certaines cérémonies *canadian*. J'aurais préféré qu'on explore comment un exilé s'accommode de deux langues, la sienne et la langue d'adoption. Quels sont ses rapports avec l'une et l'autre? Qu'est-ce que chacune recouvre des différents aspects de la vie? Il me semble que ça mènerait à un bilinguisme plus expressif dont il serait intéressant de vérifier les effets sur un public mixte, si je puis dire. La traduction faisant partie de la pratique artistique d'Alberto Kurapel (il a traduit de la poésie et du théâtre québécois), on peut s'attendre à ce qu'il revienne sur le sujet.

Benoît Pelletier

**MENSCH MEIR —
MONSIEUR CHOSE
PORTRAIT DE LA VIE
QUOTIDIENNE**
Franz Xaver Kröetz
Trad. de l'allemand
par Elizabeth Morf
et Alain Fournier
VLB, 1991; 160 p.; 15,95 \$

Les personnages de *Monsieur Chose* sont des types, presque parfaitement interchangeables avec ceux des autres pièces de

Kröetz: Otto, le père, Martha, la mère, et Ludwig, le fils. Ces gens-là sont coincés dans leur condition ouvrière, savourant de petits plaisirs (un mariage princier à la télévision, un dimanche à la brasserie), mais le plus souvent ressassant, sans se révolter, leurs frustrations quotidiennes. Ils ne rêvent même pas; seul Otto s'évade, dans l'intimité de son atelier, quand il construit ses modèles réduits d'avion et qu'il s'imagine champion d'aéromodélisme. Les parents n'ont qu'une ambition: que le fils ait un bon métier grâce auquel il connaisse l'ascension sociale. Or, Ludwig veut se faire ouvrier, comme son père, qu'il méprise pourtant. Poussée à bout par la violence de son mari, Martha quitte la maison. L'éclatement de la famille n'est pas la garantie du bonheur, mais il brise le cercle infernal des rapports de force et, selon le mot de Martha à la toute fin, il permettra à chacun, peut-être, d'«apprendre» à vivre.

S'inscrivant dans le courant du *théâtre du quotidien*, apparu en Europe dans les années 1970, le dramaturge pose un regard sur la façon dont se vit la condition ouvrière: tout à l'opposé d'un éloge des petites gens, par lequel la bonne conscience bourgeoise se considérerait quitte, le théâtre de Franz Xaver Kröetz montre que la pauvreté n'est pas économique, mais affective, sexuelle et intellectuelle. Aussi, son propos est-il plus dérangentant que pathétique: l'auteur s'éloigne du mélodrame parce qu'il évite tout manichéisme, ses personnages ne nous étant pas d'emblée sympathiques.

Pour leur traduction (celle de la production du Théâtre de la Corvée, présentée à Ottawa en 1988, dans une mise en scène d'Alain Fournier), Élizabeth Morf et Alain Fournier utilisent le québécois populaire, l'équivalent du niveau de langue auquel l'auteur a recours en allemand. Ce choix est obligé, car à l'avant-plan du théâtre de Franz Xaver Kröetz, il y a l'aliénation des personnages face au discours social dominant, limités qu'ils sont dans l'expression de leurs idées et de leurs émotions. Cette communication déficiente est une des sources du malaise que l'on éprouve au contact des personnages: Kröetz ne les fait pas parler, il met en scène leur silence.

Patricia Belzil

LA NOUVELLE À *L'instant même*



Autour des gares
de Hugues Corriveau

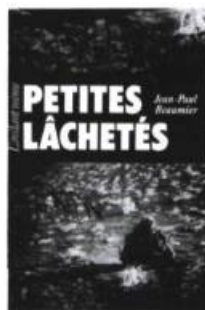
1991, 228 pages 22,95 \$

**Prix Adrienne-Choquette
de la nouvelle 1991.**



Principe d'extorsion
de Gilles Pellerin

1991, 184 pages 19,95 \$



Petites lâchetés
de Jean-Paul Beaumier

1991, 153 pages 16,95 \$



La lune chauve
de Jean-Pierre Cannet

1991, 106 pages 14,95 \$



Passé la frontière
de Michel Dufour

1991, 103 pages 14,95 \$



Le lever du corps
de Jean Pelchat

1991, 124 pages 14,95 \$

VIENT DE PARAÎTRE

Espaces à occuper
de Jean Pierre Girard
1992, 166 pages

Saignant ou beurre noir?
Collectif de nouvelles noires
d'auteurs québécois et français
1992, environ 200*pages

L'instant même C.P. 8, succursale Haute-Ville
Québec (Québec) G1R 4M8
Distribution pour le Québec: Diffusion Dimédia

**PORTRAITS
D'APRÈS MODÈLES**
**Andrée A. Michaud
Leméac, 1991, 157 p.; 15 \$**

Au bord du fleuve, des pas dans la neige, une robe et un soulier rouges accrochés à un rocher, un rectangle de papier glacé où la photo est presque effacée... c'est la dernière image du roman. Le tour de force de l'auteur: en avoir fait un texte de plus de cent cinquante pages, d'où se dégage du début à la fin une atmosphère envoûtante, sans jamais révéler de façon directe les éléments qui constituent le cœur de l'œuvre. C'est comme un miracle de l'écriture, une écriture de grande qualité il est vrai, qu'il faut suivre sans sauter un mot pour en saisir le sens et la beauté, non parce que c'est difficile ou compliqué, mais parce que, dans sa simplicité parfaite, elle dit l'essentiel et sonne toujours juste.

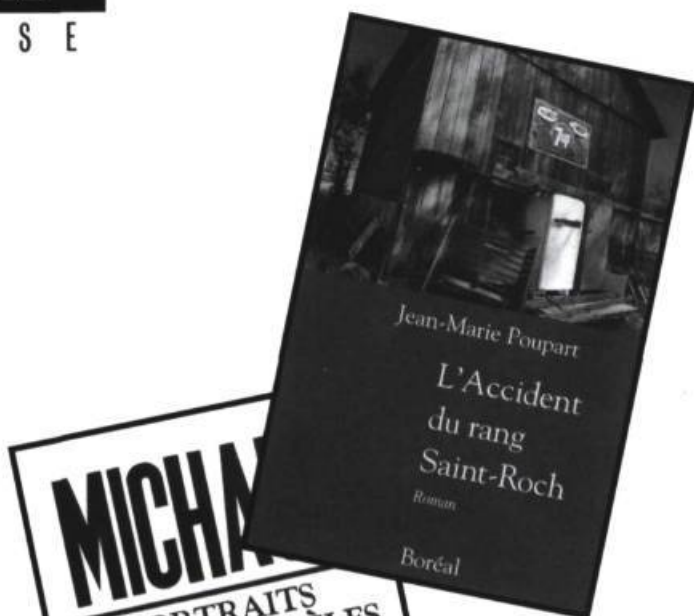
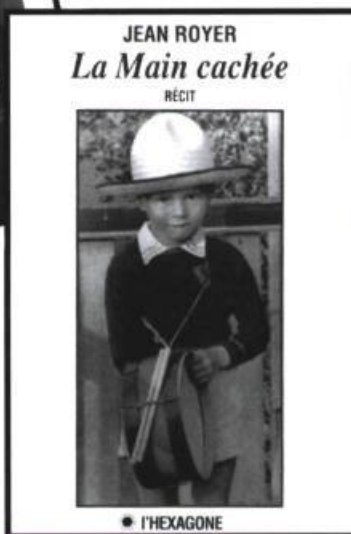
L'histoire, car il y en a une, ne se décrypte que lentement, à travers quelques photos dont l'interprétation vient par la voix d'une femme inconnue, transposée dans les toiles que peint l'homme qui l'écoute; une histoire qui se dessine dans des couleurs de blanc, de bleu et de gris, dans des parfums et des odeurs accentuées par la chaleur, dans la musique qui entraîne les danseurs enlacés. Les mots, au fil des pages, font surgir d'autres images, d'autres toiles, d'autres histoires, d'autres femmes autour de cet homme dont on ne sait s'il vit dans un pays imaginaire ou réel, dans la mémoire ou dans l'oubli, dans l'innocence ou la culpabilité. On connaissait le même envoûtement dans *La femme de Sath*, premier roman paru en 1987, dont la clé est un corps de femme rejeté par la mer. Ici, c'est aussi un corps de femme que l'homme voit glisser sur les algues, entre les couches superposées que créent les jeux de lumière dans l'eau du fleuve. Il aimerait retrouver la douceur de sa peau blanche, le bleu de ses

yeux, le parfum de son cou. Peut-être y arrivera-t-il en recréant cette image dans le corps de celle qu'il fait monter un soir dans son atelier, faisant glisser le portrait de l'une dans la voix de l'autre, cette autre qu'il fixera sur la toile avant de l'emmenner au fleuve... Laissez-vous envoûter jusqu'à la fin, le texte vous habitera longtemps à cause de son originalité, de sa densité d'atmosphère, de la beauté de l'écriture, de l'espace auquel s'attache l'imaginaire, là où se côtoient le souvenir, l'oubli et la fiction.

Monique Grégoire

**LA MAIN CACHÉE
Jean Royer
L'Hexagone, 1991,
116 p.; 14,95 \$**

Une écriture du manque. Je sais que l'expression est à la mode, mais elle est d'autant plus appropriée ici que l'écriture, chez Jean Royer, s'articule autour de ce qui forme le vide et le silence de sa mélancolie: le défaut de sa main droite — une infirmité de naissance. *La main cachée* forme le premier volume de l'autobiographie du poète qui est aussi directeur littéraire des édi-


MICHAUD
**PORTRAITS
D'APRÈS MODÈLES**


Un roman aurait pu s'en tenir à cette fiction: le récit de Royer poursuit son interrogation et avance vers cette révélation que l'écriture doit être partagée dans l'amour. «Alors, à chacun sa main, nous recommençons d'écrire le jour nouveau comme une enfance immortelle.» La fiction se confond avec la vie. L'écriture n'est plus une pièce pour la main gauche, mais un hymne à deux voix.

La main cachée est surtout un choix de morceaux autobiographiques. Le dévoilement est sélectif. De courts chapitres, une écriture intense, qui va à l'essentiel, tout à son objet qu'elle maîtrise parfaitement. Une autobiographie affective. L'histoire d'une émotion plutôt que celle d'une pensée.

François Ouellet

**L'ACCIDENT
DU RANG
SAINT-ROCH**
**Jean-Marie Poupart
Boréal, 1991, 88 p.; 14,95 \$**

L'accident du rang Saint-Roch, douzième roman de Jean-Marie Poupart, porte bien la signature de son auteur. En 1987, dans *Beaux draps*, il annonçait ses couleurs: «Jugeant un personnage encombrant, Shakespeare lui-même n'hésitait pas à le faire zigouiller». Ainsi *La semaine du contrat* (1988) met en scène Gilles Dufresne qui «a conçu le dessein du double meurtre» des critiques qui avaient osé démolir son œuvre.

Cette fois-ci, il s'en prend au personnage du père. Se débarasser d'un père n'est toutefois pas une entreprise aisée, particulièrement s'il «est reconnu à travers le comté pour être un baptême de vieux toqué». Un geste malencontreux peut enclencher le mouvement. Plus question par la suite de reculer. Qui sait alors où tout cela conduira, surtout si l'aventure est prise en charge par un auteur imaginatif, pas trop soucieux de vraisemblance et décidé à la mener à terme?

L'histoire ne manque certes ni de rebondissements ni d'humour. Fort bref, ce récit est sans doute l'un des plus captivants que Jean-Marie Poupart ait écrits. On y retrouve les procédés auxquels il nous a habitués dans ses livres précédents et dont il semble loin d'avoir épuisé les effets: digression et commentaires à la fois étonnants et amusants concernant l'élabo-

tions de l'Hexagone. C'est l'enfance que ce récit raconte, et l'apprentissage de tout ce que l'on doit être au sortir de l'enfance — si tant est que l'on en sorte un jour. Jean Royer en sort difficilement, parce qu'il y a ce manque, cette main droite en moins qui est une plaie absente. «L'enfance est une main perdue dans les vieux coffres à jouets.»

Il n'y a d'abord pour Jean Royer qu'une façon de quitter l'enfance et d'effacer le manque: l'écriture. L'écriture creuse la blessure et approfondit la vie. Elle amorce une interrogation par laquelle l'écrivain cherche à se délivrer de sa solitude. «D'ici là ce récit redresse mon image — ma main gauche à droite — et montre une âme du côté clair du miroir afin d'oublier au dos l'obscurité d'un corps de solitude.» C'est une qualité du texte de suggérer combien, en effet, l'écriture est fiction, construction, sur-réalité.

ration du récit et la création des personnages. Si le sujet est traité sur le mode de la plaisanterie, voire de la moquerie, il n'en demeure pas moins sérieux et la loufoquerie de la situation, le ton souvent badin de la conversation ne voilent pas la violence de cet univers ni la cruauté des fantômes qu'il génère. Ils contribuent par contre à nous les rendre supportables en nous ramenant sans cesse à la constatation que nous évoluons dans le monde de la fiction.

Claire Côté

AILLEURS EN ARIZONA
François Barcelo
Libre Expression, 1991,
154 p.; 16,95 \$

Avec *Ailleurs en Arizona*, François Barcelo donne-t-il une réplique ou une suite à *Nulle part au Texas*? En tout cas, les personnages, les situations et les événements sont sensiblement les mêmes. La narration y est faite de grandes et petites choses. Barcelo y mêle le très ordinaire à l'extraordinaire, le connu à l'inconnu. Menée avec humour, l'action se situe cette fois-ci à Elsewhere, en Arizona. Benjamin Tardif a rejoint celle qu'il aime, Soutinelle Case, et ils font route vers la Californie en compagnie de ce diable de Justin Case qui, une fois de plus, laisse les amoureux en plan et se sauve avec le Westfalia dans lequel ils voyageaient. Tardif et Soutinelle se réfugient donc chez Anita Bolduc, une compatriote québécoise. Finalement, Benjamin retrouve le Westfalia en piteux état. Puis, c'est Willie Bandy, un ami secrètement épris d'Anita, qui devient le pivot insoupçonné de l'histoire. Il tue le mari d'Anita pour la protéger du sida que l'infidèle a probablement contracté dans un bordel et enterre le cadavre dans le jardin de son aimée. Auparavant, il avait kidnappé Justin dans l'intention de le louer à l'Indien Down By-the-riverside pour ses services de procréateur. Or, pendant que Benjamin recherche

Justin, Willie vole le Westfalia dans le but de le revendre. Mais avant qu'il ne parte en ville avec le véhicule, Soutinelle lui demande de l'aider à repérer Benjamin dont l'absence devient inquiétante. Ce dernier a pourtant retrouvé Justin. Et tous les deux, à leur retour, découvrent Soutinelle dans un bordel, enlevée, et séquestrée par Bandy qui avoue ses méfaits. Ouf!

L'histoire n'est pas simple. Toutefois une foule de petits gestes du quotidien la font paraître encore plus dérisoire.

François Larocque

NÉANT FRATERNEL
Alphonse Piché
Écrits des Forges / Koudhia,
1991, 116 p.; 10 \$

Ce livre constitue une rétrospective de l'œuvre récente d'Alphonse Piché. Il regroupe deux recueils déjà parus, *Dernier profil* (1982), *Sursis* (1987) et nous offre en plus un inédit, *Gîte*. Ces trois recueils rassemblent ce qu'on pourrait appeler les poèmes de vieillesse (comme on dit poèmes de jeunesse) d'Alphonse Piché; non seulement parce que l'auteur, né en 1917, est entré dans cette dernière phase de la vie mais aussi

parce que le thème central de ces recueils est justement la vieillesse.

Plus exactement les affres de la vieillesse car on ne trouvera dans les poèmes de Piché aucune trace d'apaisement ni de sérénité; jamais d'apitoiement non plus. De la révolte plutôt — comme c'est souvent le cas dans les œuvres de jeunesse — contre la déchéance physique, la douleur, la solitude et l'incapacité grandissante à satisfaire ses désirs. L'auteur trace de la vieillesse un portrait à faire peur avec des images d'une crudité et d'une verdeur toute... juvénile! : «quelque vieux prostatique / dans le couloir / se hâte vers les affres de la chasse d'eau».

Au niveau formel, aucune fatigue, aucune maladresse, aucun signe de décadence. La poésie d'Alphonse Piché est vigoureuse, nerveuse; ses vers incisifs surprennent, saisissent, font mal. L'écriture dépouillée

a une grande force d'évocation. Je pense plus particulièrement au recueil *Sursis* et à ses deux suites de courts poèmes de trois vers dont certains sont de parfaits haïkus: «Viatique du vieil âge / à la fenêtre d'aube / les anges du matin».

La poésie pleine de verve et de sève d'Alphonse Piché porte un regard d'une lucidité hargneuse sur la vieillesse.

Benoit Pelletier

**PETITES ÂMES
SOUS ULTIMATUM**
Anne Dandurand
XYZ, 1991, 108 p.; 14,95 \$

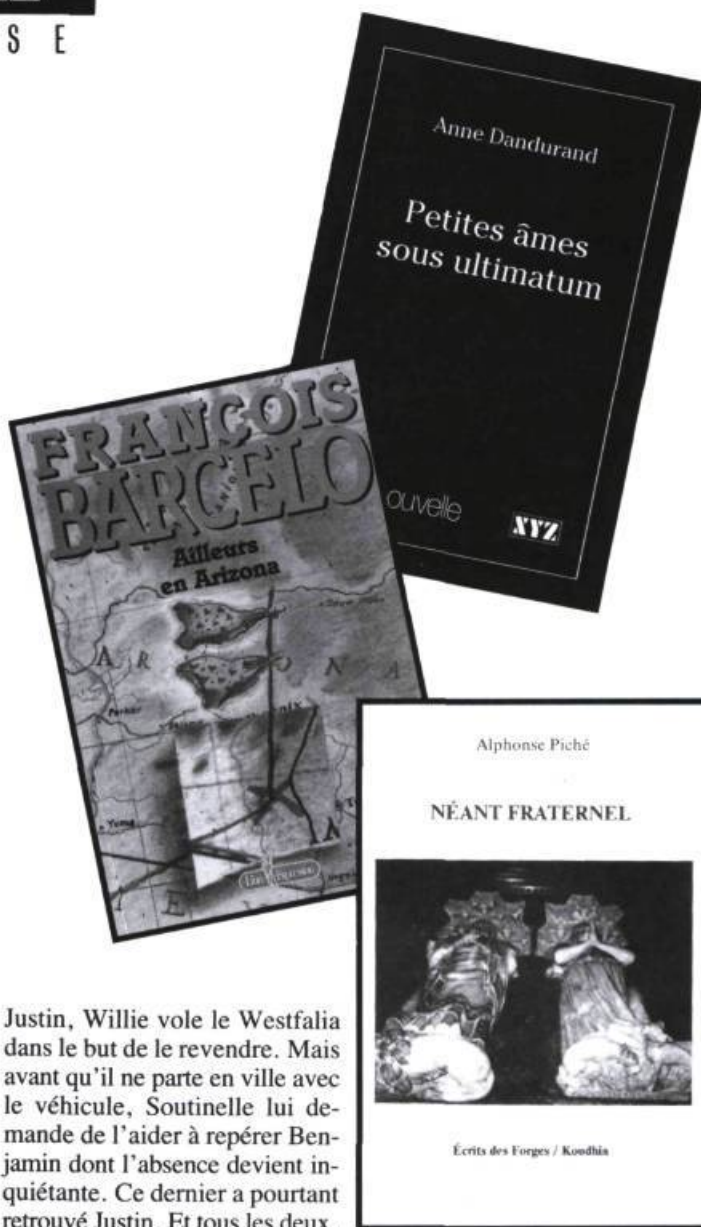
Anne Dandurand rassemble six textes qui ont déjà été publiés, qu'elle a remaniés, et trois nouvelles inédites. Trois sont fantastiques: s'y produisent des phénomènes telles la métamorphose en champignon ou en fantôme et la pratique de la magie noire.

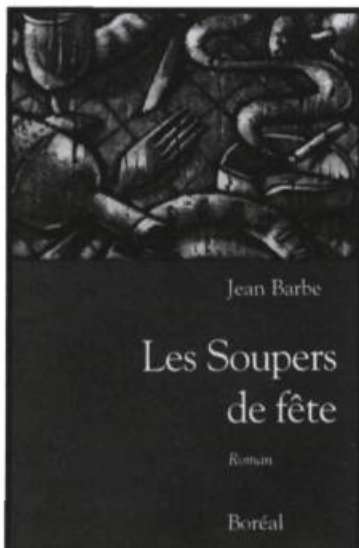
Les thèmes y sont multiples: l'enfant handicapée, sauvée médicalement, mais qui, privée d'amour, est enfin recueillie par une femme laide et un homosexuel sidéen; l'infirmière qui part à la recherche d'un maniaque nécrophile qui éventre ses jeunes victimes; l'adolescent qui écrit à une jeune fille son amour et sa vie misérable depuis que sa mère, violée, a sombré dans l'alcoolisme... Ces misères humaines attendent l'unique consolation, car «contre la mort et tous ses filets gluants, notre seule arme, notre seule force est l'amour».

Il existe un lien ténu entre certaines nouvelles, par le biais d'un personnage qu'on retrouve, d'un événement comme le massacre sur la place de Tian' an men, du sort des Américains, de la difficile insertion des néo-Québécois qui soulève l'indignation à quelques reprises... L'auteure réussit à faire jaillir l'espoir du Québécois contemporain malgré toutes ses préoccupations.

Dandurand traite aussi de la sexualité, mais celle-ci est poétisée (comme dans «Le corps des saisons»). Avec un style vibrant, l'auteure aborde des problèmes quotidiens d'une façon incisive quoique tendre. Sans tomber dans la mièvrerie, les bons sentiments adoucissent la sordidité de situations qui sont le lot des «petites âmes». Une écriture efficace qui touche le cœur.

Angèle Laferrière





LES SOUPERS DE FÊTE
Jean Barbe
 Boréal, 1991, 157 p.; 17,95 \$

Les soupers de fête — un beau titre très québécois — est le premier roman de Jean Barbe, rédacteur en chef du magazine culturel montréalais *Voir*. Il se passe peu de choses dans ce roman; des aventures en filigrane d'une mince intrigue, pour laquelle l'auteur tient mal ses promesses, des flashes émotifs filtrés par une écriture trop neutre. Le style fait tout; or, celui du romancier Jean Barbe n'a rien d'enlevé. L'écriture ne réussit pas à faire accoucher les personnages — sinon très maladroitement; le souper de fête des dernières pages est à ce titre complètement raté.

Et pourtant, les émotions et les sentiments sont là. Charles et Caroline sont invités à un souper chez leur ami François qu'ils n'ont pas vu depuis un an et qui est de retour d'Europe. Les chapitres du roman font alterner les préoccupations présentes de Charles et de Caroline et des moments du voyage de François. Charles s'interroge: comment le voyage aura-t-il changé François? Quant à Caroline, elle est toute à la pensée de son amour pour François que Charles ignore. Les sentiments des autres sont posés pour faire vivre François. Les pages réussies du roman sont d'ailleurs celles du voyage en Europe. Jean Barbe y suggère peut-être la métamorphose de François. Pas évident. (Nicolas Bouvier a tout juste assez des cent cinquante pages du *Poisson-scorpion* pour nous faire voir un changement de personnalité.) Dans *Les soupers de fête* les plus belles pages sont quand même celles du voyage et je pense que Jean Barbe serait excellent dans le récit de

voyage. Ces pages dégagent une tristesse très fine qui perce la neutralité de l'écriture. Une écriture qui rappelle celle d'autres jeunes nouveaux écrivains, mais avec, pourtant, une pointe de plus de talent sur laquelle je miserai.

François Ouellet

LE DORMEUR
Claude Beausoleil
 Écrits des Forges, 1991,
 65 p.; 10 \$

L'œuvre poétique de Claude Beausoleil, à elle seule, comprend au moins une trentaine de recueils; quelques-uns sont de véritables «volumes», comme c'est le cas de *Une certaine fin de siècle*, tome 2, qui compte 470 pages bien remplies! Au moment de sa parution au début de 1991, je croyais avoir une année entière devant moi pour en faire plusieurs fois le tour, revenir avec plaisir sur les mots qui traversent Montréal et la rendent si vivante dans le poème; pour mieux pénétrer aussi tout ce qui concerne l'écriture et le langage, car le poète lui-même dit que le «thème central de [s]on œuvre reste la question du langage». Or, l'année 1991 connaît au moins quatre publications de Claude Beausoleil. Que faire devant une telle avalanche, sinon se laisser emporter? À vouloir tout parcourir sans chercher à tout saisir, on finit par ne plus voir que ce thème très présent du langage; on saisit alors la clé offerte pour aller à la rencontre du Dormeur, lui qui «n'a d'autres instruments que ta bouche»... Ainsi commence la lecture de ce long tête-à-tête avec l'instigateur réel du poème, cet ange aux ailes noires, dont la mémoire capte tout de la vie. Dans le silence de la nuit, le poète, du moins celui que nous connaissons, se laisse envahir par les mots issus de cette mémoire «d'avant», il remplit la page avec les mots qui lui sont donnés, «puisque ce sont les mots qui nous ont reconnus!» Dans ce recueil, Claude Beausoleil insiste beaucoup sur une relation de connivence entre le Dormeur et lui, dans une disponibilité qui laisse toute la place au langage: «je raconte les histoires de cette entente en prenant des routes enfouies et je présume que tu sais ce que je fais».

«Ce que nous imaginons existe / dors Dormeur de mes rêves / les plus beaux voyages ▶



Éditions du
NOROÛT
 C.P. 156, Succ De Lorimier
 Montréal Qc H2H 2N6

▼ **Paul Chanel MALENFANT**
 VOIX TRANSITOIRES....12 \$

▼ Collection RÉSONANCE (co-édition)

Yves BOISVERT
 LA BALANCE DU VENT....12 \$
Patrice BERAY
 LES JOURS SANS RELÈVE....12 \$
Jan Erik VOLD
 LA NORVÈGE est plus petite
 qu'on le pense....12 \$
Guy CLOUTIER
 RUE DE NUIT....12 \$

▼ Collection LATITUDE (traduction)

Jacob Isaac SEGAL
 par **Pierre ANCTIL**....15 \$

▼ Collection INITIALE

Marc GARIÉPY
 L'EXTASE FABULEUSE....8 \$
Michel LÉTOURNEAU
 MÉMOIRES SOUS LES PIERRES....8 \$
Larry TREMBLAY
 GARE À L'AUBE....8 \$

NOUVEAUTÉS

Automne 1991

PRIX DE POÉSIE

PRIX DE POÉSIE

Prix Émile Nelligan
RACHEL LECLERC
 Les vies frontalières

Terrasse Saint-Sulpice
 de la revue ESTUAIRE
CLAUDE BEAUSOLEIL
 Une certaine fin de siècle II

BÉLANGER, Paul
 RETOURS.....12 \$
BERTRAND, Claudine
 LA DERNIÈRE FEMME.....12 \$
DAOUST, Jean-Paul
 LES POSES DE LA LUMIÈRE.....12 \$
DORION, Hélène
 LES ÉTATS DU RELIEF.....12 \$
FELX, Jocelyne
 CHUTE LIBRE.....12 \$
LECLERC, Rachel
 LES VIES FRONTALIÈRES.....15 \$
PONTBRIAND, Jean-Noël
 LIEUX-PASSAGES.....12 \$
YERGEAU, Robert
 PRIÈRE POUR UN FANTÔME.....10 \$

Distribution: Prologue, 1650, Lionel-Bertrand
 Boisbrland Qc J7E 4H4

sont en toi.» Pour ce poète, nul besoin, semble-t-il, de chercher l'inspiration poétique, pas question de chercher à «bâtir» une œuvre. Il voit la poésie comme une respiration, elle est devenue sa vie même et sa réalité: «Ce que j'écris prend l'usage de la parole / comme lieu d'existence». C'est la découverte d'un autre monde, dont on s'approche en faisant silence, que l'on ne saisit que par bribes, comme le mendiant heureux de profiter des miettes d'un festin qui n'a pas été préparé pour lui!

Monique Grégoire

SENTIMENTAL À L'OS

Claire Dé

VLB, 1991, 174 p.; 16,95 \$

«Je suis tellement sentimental. Sentimental à l'os». Cette réplique dite par Simon et plus tôt par Céline, les deux personnages de *Comme un photo-roman d'amour*, aurait pu être prononcée par Léo ou Léa dans *Ce serait dimanche* ou par Tony Truand et Paul-Émile Bluteau, héros des deux autres pièces de ce recueil: *Les avatars de la puissance* et *J'attends de tes nouvelles*. Ces quatre courtes pièces créées à la scène en 1981, en 1982 et en 1988 nous présentent en effet des femmes et des hommes d'une grande sensibilité en dépit parfois de l'image qu'ils projettent, comme le souligne Paul-Émile Bluteau, qu'on a emprisonné pour un vol à main armée. Chacun des personnages est aux prises avec le désir, en mal de l'autre, qu'il s'agisse de la mère non aimante ou du partenaire manquant; il se rejoue ou s'invente sa plus belle histoire d'amour. Ce qui donne lieu à des moments très tendres, à des scènes poignantes, ainsi, lorsque l'objet de la quête semble aussi inaccessible que la chanteuse à qui écrit Paul-Émile Bluteau.

Claire Dé a su faire preuve d'originalité et de finesse dans le traitement des rapports amou-

reux. De plus, certains procédés en servent fort bien le propos. Ainsi, dans *Ce serait dimanche*, les échanges de Léa et de Léo sont entrecoupés de nombreuses réflexions exprimées en aparté et de la conversation qu'ils entretiennent avec leur conscience. De même, dans *Comme un photo-roman d'amour*, l'auteur combine habilement soliloques et dialogues. Le dynamisme et la vigueur des monologues nous retiennent, le «2951» parvenant à nous restituer toute l'atmosphère de la prison et Tony Truand jouant un étonnant rituel autour d'une cigarette.

Claire Côté

LA CHINOISE BLONDE

Paule Noyart

Quinze, 1991, 234 p.; 18,95 \$

Un titre insignifiant pour présenter un roman dont l'auteur se garde bien d'être aussi peu subtil que de choisir le symbole d'une Chinoise blonde pour qualifier la bizarrerie d'une femme singulière.

Rose et Antoine, Antoine et Rose. Lui est un acteur renommé; elle, allez savoir! troublée, troublante. Antoine trompe allégrement Rose: fan-

harmonieusement avec la complexité des sentiments, elle réussit un peu moins bien dans l'enchaînement de l'histoire: les retours fréquents sont ambigus, leur insertion, peu convaincante.

Renée Beaulieu

DES PHOTOS QUI PARLENT

Jean-Marie Poupart

La courte échelle, 1991, 93 p.; 7,95 \$

Phil est un garçon de douze ans qui est enfant unique. Il habite à Montréal. Il a perdu son père il y a plusieurs années et maintenant il vit seul avec sa mère; c'est pourquoi la travailleuse sociale a pensé que l'organisme des Grands-Frères pourrait l'aider: il y a connu Robert. Ce dernier est membre d'une association de détectives privés. Phil aide Robert dans ses enquêtes. Sans compter William, Carmen et Max, les meilleurs amis de Phil, qui sont de la partie. Durant l'enquête, vous découvrirez le caractère de Phil sous toutes ses facettes.

Des photos qui parlent, un roman dans lequel les changements sont nombreux. Phil se découvre, grâce à Robert, un talent caché. J'ai beaucoup aimé lorsque le passage dans lequel Phil révélait à «son grand frère» comment il se sentait en sa compagnie, ce qui avait changé dans sa vie. Dans le livre, ce qui a retenu mon attention, c'est le caractère de Phil qui a évolué peu à peu, et non pas l'enquête policière dans laquelle se déroulaient tous ces changements. Robert a fait preuve de beaucoup de persévérance pour convaincre Phil qu'il était important pour lui et utile à plusieurs personnes. Phil était auparavant un petit garçon qui n'avait pas connu son père, qui n'avait pas beaucoup d'amis, et qui était *tanné* de la vie; bref, il avait peur de la réalité. Mais en lui donnant Robert comme grand-frère, la travailleuse sociale a donné à Phil le goût de la vie et, maintenant, Phil est plus sûr de lui.

Des photos qui parlent, un roman qui m'a fait réfléchir sur les problèmes que peuvent vivre les enfants de mon entourage: le manque d'amis, de soin, et d'attention. Un livre destiné aux enfants qui pourraient avoir à surmonter des échecs dans leur vie quotidienne.

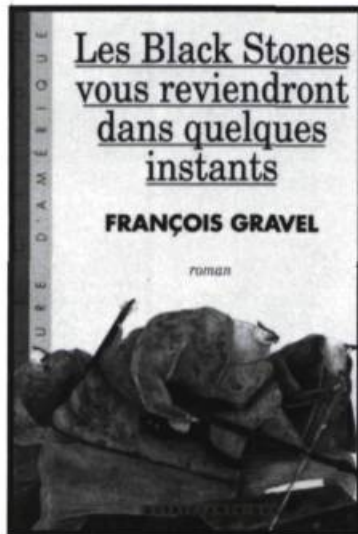
Élodie Adam-Vézina, 9 ans



taisie, besoin, caprice. Après tout ne s'en fout-elle pas? Elle ne manifeste ni jalousie, ni contrariété, seulement l'indifférence, celle qu'Antoine ne peut supporter. À tel point qu'avec sa maîtresse, il ne cause que de Rose. Cette femme, sa femme, l'obnubile; elle lui échappe. S'ils s'accrochent tous deux des écarts d'Antoine, il en sera autrement quand un homme entrera dans leur vie, en l'occurrence dans la vie de Rose.

La Chinoise blonde explore les thèmes de la fidélité, de la jalousie, du couple, mais l'excentricité de Rose fait en sorte que l'histoire échappe au traitement banal d'une simple brouille d'infidélité.

Avec Antoine et Rose particulièrement, Paule Noyart a créé des personnages inventifs et attachants. Tout se joue de l'intérieur; les actes commis, les gestes posés ont leurs vraies répercussions au profond de l'être. Si Paule Noyart jongle



**LES BLACK STONES
VOUS REVIENDRONT DANS
QUELQUES INSTANTS**
François Gravel
Québec/Amérique, 1991,
216 p.; 19,95 \$

Le narrateur, un nègre littéraire, écrit tantôt la biographie d'une chanteuse alcoolique ou d'un spéculateur immobilier, tantôt la publicité d'un charognard des préarrangements funéraires. Un jour, son éditeur lui propose un contrat. Pour vingt-cinq mille dollars, il doit préparer la biographie d'une cliente inconnue. Il accepte, avant d'apprendre que cette cliente est sa mère, décédée deux mois plus tôt. Qu'y a-t-il à dire à propos d'une femme qui a passé sa vie au foyer à élever 4 enfants? «À quel âge avez-vous commencé à laver la vaisselle? Préférez-vous laver ou essuyer?» Puis il s'interroge. Il se prend à douter de

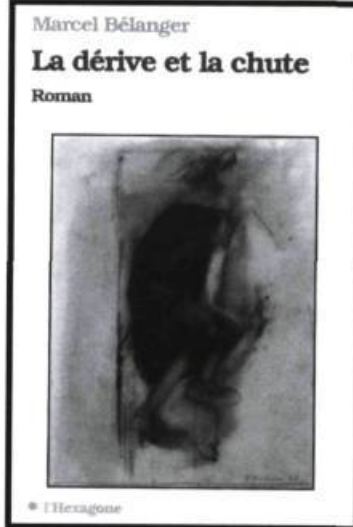
sa mère. Il ouvre une enquête qui lui montrera la face cachée de cette femme qu'il croyait trop bien connaître.

Dans ce roman post-moderne, Gravel trace le portrait d'un intellectuel *refus-globaliste*, paumé, qui redécouvre les joies, pas nécessairement simples, de la famille, car pour tout savoir de sa mère, il devra entrer en contact avec ses sœurs, frères, oncles et fils. Cette démarche comblera peu à peu le vide créé par une vie passée dans l'ironie et le cynisme. Il ne s'agit pas d'un grand roman philosophique, mais l'image est toujours juste et la tendresse toujours vraie. Par l'auteur de *L'effet Summerhill*, une histoire et des personnages sympathiques que les amateurs de Daniel Pennac aimeront sûrement.

Robert Beauregard

LA DÉRIVE ET LA CHUTE
Marcel Bélanger
L'Hexagone, 1991,
172 p.; 16,95 \$

C'est un beau texte le premier roman du poète Marcel Bélanger, *La dérive et la chute*, histoire d'une mémoire lucide qui reconstruit sa folie, un questionnement introspectif que l'interrogation liminaire du *Nadja* de Breton résume parfaitement: «Qui suis-je? Si par exception je m'en rapportais à un adage: en effet pourquoi tout ne reviendrait-il pas à savoir qui je 'hante'». La dérive et la chute



Marcel Bélanger
La dérive et la chute
Roman

sont les points d'émergence, si j'ose dire, de cette fuite vers soi-même.

On ne songe pas qu'à Breton, à Kafka et à Butor aussi, entre autres, et d'emblée on qualifie ce texte de «littéraire». D'ailleurs, le registre thématique dépend étroitement de l'écriture, tout en méandres, qui met véritablement en lumière la folie et la mémoire dont elle épouse les complexités. Car il y a beaucoup d'imagination dans l'écriture, comme du rythme dans la syntaxe, une imagination très sûre qui pousse les images à leurs limites, cependant que le langage de la protagoniste cherche, tourne «autour de quelque chose qui n'est pas nécessairement rond» jusqu'au bout de soi. Le cercle, à cet égard, constitue une figure centrale: la pensée se déploie sur elle-même, cause son propre isolement et son propre délire.

Roman d'une forte cohérence qui invoque bien sûr les thèmes associés à tout délire psychiatrique: le sexe, l'ambivalence de la mère ou du père, l'autoscopie, etc. Je signale en terminant que *La dérive et la chute*, par l'heureuse cohabitation de la folie et du délire de l'écriture, rappelle curieusement les romans de Norman Descheneaux, notamment *Fou de Cornelia*, parus aussi ces dernières années à l'Hexagone.

François Ouellet

AILLEURS ET AU JAPON
Élizabeth Vonarburg
Québec/Amérique, 1991,
224 p.; 19,95 \$

Ce recueil d'excellentes nouvelles est une attaque «contre l'abus de conscience de la réalité» puisqu'il remet en question le monolithisme de la vérité. Le réel prend ici autant de visages qu'il y a de points de vue, de niveaux de perception, de créations par l'inconscient ou par l'intelligence humaine ou artificielle. «Dans quelle mesure alors être certain que c'est bien la révélation que l'on étreint, et non un leurre?» L'auteure nous tient donc sur la corde raide, suscitant le doute et nous invitant à recréer le monde.

Aux prises avec ses limites, l'homme cherche l'évasion par la création, les visions et les rêves. Mais ceux-ci peuvent conduire à la disparition comme dans «Mourir un peu», «Le matin du magicien», «Le dormeur dans le cristal» et

Jeunesse-Pop — L'imagination en tête



**L'OMBRE
ET LE CHEVAL**
Esther Rochon
128 pages
7,95\$

Anskad, le créateur des «chevaux de ciel», a disparu dans le désert. Sa petite-fille Ella doit lui succéder à la tête du village — et surtout, découvrir ce qui lui est arrivé.



**LE VOYAGE
DES CHATS**
Luc Pouliot
136 pages
7,95\$

À la recherche de nouvelles terres où s'établir, la nation des chats fait face à un péril venu du sud: une nuée sombre s'étend sur le monde et répand la terreur. Un récit animalier inusité.



**LE SEPTIÈME
ÉCRAN**
Francine Pelletier
160 pages
7,95\$

Des braconniers pillent la réserve écologique de la planète Arkadie, profitant de complicités en haut lieu. Arialde parviendra-t-elle à trouver les coupables et leur faire échec?

En vente chez votre libraire

«Cogito». La plupart des personnages sont en quête d'absolu. Certains sont des victimes qui ont peu de contrôle sur leur destinée mais en explorent les confins, dans «Les yeux ouverts», «Ailleurs au Japon». D'autres opèrent leur métamorphose dans la douleur, comme dans «La carte du tendre». Il devient difficile de départager la réalité et l'imaginaire, la mort et la vie.

Le livre s'ouvre sur une nouvelle fantastique suivie de six nouvelles de science-fiction qui ont toutes été publiées entre 1986 et 1989 dans divers revues et collectifs québécois et français. Élisabeth Vonarburg sait comment écrire des histoires et nous en fait la démonstration par une écriture serrée et structurée qui retient le lecteur. Ses textes denses témoignent autant de son expérience que du plaisir de l'exploration créatrice.

Angèle Laferrière

L'HOMME DANS LE PLACARD
Roch Carrier

Stanké, 1991, 168 p.; 15,95 \$

Une histoire, peut-être une histoire fabulée, mais tous les éléments pour qu'on s'y intéresse comme à un fait réel, pour qu'on en *commère*, sont présents. L'environnement: un petit village clos comme le sont tous les villages; le lieu: une maison de campagne isolée, éloignée du chemin et de tout voisin; les victimes: deux jeunes femmes, des étrangères, belles, attirantes, fraîches, si fraîches que les hommes les sentent du village; l'incident: un homme sorti d'un placard. Personne n'a vu l'homme: il y a pourtant eu des cris, de la peur, une vitre cassée, des égratignures sur un dos de femme. Il n'en faut pas plus pour que tout un chacun se scandalise, invente ce qui s'est passé, croit en sa version comme en la vérité. Chacun y va donc de son opinion ou glose sans scrupules sur le coupable.



L'homme dans le placard a un double fond: sous l'intrigue apparente, l'auteur brosse un portrait sociologique, décrivant les mœurs des petits villages, miroirs détraqués des grandes villes: leurs valeurs, il les insère subtilement dans ses portraits d'hommes et de femmes, qui ne sont guère différents de ceux que nous côtoyons. Le racisme et le respect de l'autre, l'amour et le couple, la jeunesse et l'âge mûr, l'imaginaire, l'ignorance, tout y passe, en douceur et en poésie.

Renée Beaulieu


LE 31, EXPRESS
Maurice Soudeyns
XYZ, 1991, 90 p.; 12,95 \$

D'abord, il y eut des photos. Puis naquit le texte. Ce que nous propose *Le 31, express*, c'est en somme une balade à travers les 52 photographies regroupées à la fin du volume et qui en ont déclenché l'écriture. Chaque portion du texte renvoie à l'une d'elles. Ainsi, au fil de la construction du récit, la participation du lecteur est requise puisqu'il va continuellement du texte aux photos. Le repérage s'effectuant rapidement, elles sont toutes bien identifiées et numérotées, le parcours n'ennuie pas.

L'auteur a d'ailleurs pris soin de ne pas placer les documents suivant leur ordre d'apparition dans le texte et le lecteur doit occasionnellement revenir à une image déjà commentée.

D'emblée, le livre suscite curiosité et amusement. Peut-être d'ailleurs est-ce là son principal intérêt? L'auteur lui-même n'affirme-t-il pas: «justement il ne s'agit pas du tout d'une histoire il s'agit de presque rien au fond». On en retiendra donc le plaisir de la promenade. Surtout qu'elle nous permet de découvrir des lieux inusités ou présentés sous un angle inhabituel ainsi que des objets insolites. Maurice Soudeyns a également eu l'heureuse initiative de s'adresser directement à ses lecteurs, les incitant encore davantage à parcourir le trajet proposé, à se l'approprier. *Le 31, express* s'adresse aux esprits ludiques à qui l'idée d'un tel projet d'écriture plaira.

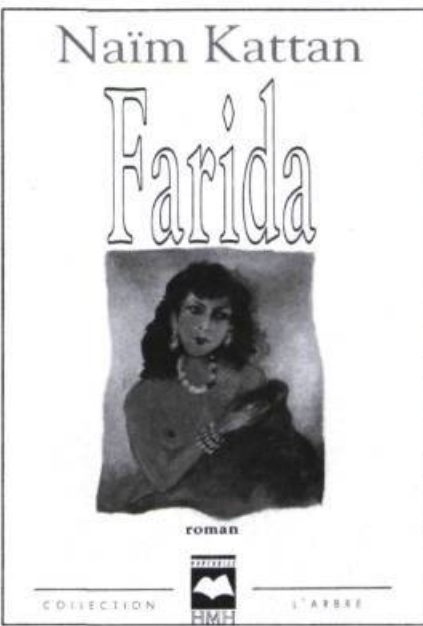
Claire Côté



FARIDA

Naïm Kattan

Farida



Collection
l'Arbre

196 pages
19,95 \$

romain

COLLECTION HMH L'ARBRE

Farida, femme, juive et chanteuse, lutte pour sa survie et pour sa liberté dans une société archaïque bouleversée, celle de l'Irak de 1936, sur laquelle plane l'ombre inquiétante de la guerre.

En vente chez votre libraire

LE VOL DU SIÈCLE
Christine Brouillet
La courte échelle, 1991,
93 p.; 7,95 \$

Catherine est à l'auberge du Pic-Blanc, qui appartient à son oncle Philippe. Sa meilleure amie, Stéphanie, l'accompagne. Elles y rencontrent Olivier, le cousin de Catherine. Un fort douteux personnage, un dénommé Georges Smith, est lui aussi, à l'auberge du Pic-Blanc. Il bouleverse leur séjour à l'auberge, car ce Georges Smith est bizarre, et même mystérieux. Ils ont entendu parler d'un vol; Smith est leur suspect numéro un! Le formidable trio, composé de Catherine, Stéphanie et Olivier, mène l'enquête sur l'étrange M. Smith...

Le vol du siècle, c'est un roman d'aventure et de suspense. J'ai beaucoup aimé ce roman, d'abord parce que les personnages étaient attirants, comme par exemple Georges Smith, le suspect de l'histoire, celui qui adore les betteraves, ainsi que le beau et grand Patrick Turbide. Ensuite, pour ces chapitres vraiment captivants où le suspense me faisait frissonner de terreur. J'en étais presque à penser que les héros du livre étaient des bandits. Il y a aussi l'ambiance qui m'a mise dans la peau des personnages. Comme les nombreuses pannes d'électricité qui ont rendu l'histoire encore plus terrifiante, ainsi que les multiples intrigues qui ont rendu l'enquête très compliquée.

Le vol du siècle, un roman fait sur mesure pour les mordus d'enquêtes mystérieuses...

Élodie Adam-Vézina, 9 ans

LES YEUX D'ÉMERAUDE
Denis Côté
La courte échelle,
1991, 94 p.; 7,95 \$

Les yeux d'émeraude, un roman dont les personnages cachent secrètement des confidences au fond d'eux-mêmes. Un livre inattendu avec un chat bien mystérieux et des personnages qui ont quelquefois un cœur dur comme la pierre. Une histoire bizarre dans laquelle enfants et bêtes communiquent par télépathie...

Pourquoi, tout à coup, des amis se quittent? Pourquoi les chicanes se font de plus en plus fréquentes? Sans oublier que, depuis quelque temps, Maxime (le personnage principal) trouve

la vie avec ses parents plutôt insupportable. À l'école, il se passe la même chose. Entre lui et ses amis, il n'y a plus aucun lien, sauf lorsqu'ils se chicanent. Maxime est maintenant seul et s'occupe presque exclusivement de son chat, un superbe angora «roux-orangé», qu'il a trouvé dans le parc l'autre jour. Sans parler que ce chat, très mystérieux, a un regard perçant. À vous couper le souffle! Puis, peu à peu, Maxime comprend la cause de ces adieux entre amis, de ces chicanes avec ses parents et... tout se met à changer! Qu'arrivera-t-il à Maxime, à ses amis, à ses parents?

Les yeux d'émeraude, un roman dont l'atmosphère est dominée par l'étrange. Un livre pour lequel même les cœurs insensibles craqueront.

Élodie Adam-Vézina, 9 ans

UN JOUR, L'AURORE
Xavière Sénéchal
Quinze, 1991, 187 p.; 16,95 \$

Dans ce premier roman, Xavière Sénéchal dénonce les abus dont sont victimes les personnes admises en cure psychiatrique. Contrat louable que de vouloir faire éclater cet univers clos, ce monde fou où tous les excès semblent possibles.

Aurore est une adolescente qui cherche la vérité, la vie, la vraie! Perturbée et pressée de vivre, elle fugue, quitte le noyau familial. Dans ses explorations, elle fait l'apprentissage de dures réalités qu'elle ne supporte pas. Elle craque. Suivra un long et pénible internement!

Si Xavière Sénéchal parvient à nous faire voir clair dans les pensées sombres de sa jeune héroïne, son histoire où tout est noir ou blanc n'est guère nuancée et manque de crédibilité. Côté noir, l'enfermement, les médicaments à hautes doses et les traitements abusifs; côté blanc, Aurore, adolescente saine qui veut seulement qu'on la laisse vivre... Autre invraisemblance: il n'y a pas de justification plausible à son internement, qui se prolonge pourtant des mois durant. Sous quels prétextes, ses parents aimants et les professionnels de la santé mentale l'ont-ils gardée internée? Quand la réalité a l'âpreté des milieux psychiatriques, c'est une erreur de l'exagérer pour la dénoncer.

Renée Beaulieu

Melvin Gallant
Ti-Jean-le-Fort
 CONTES ACADIENS



Ti-Jean-le-Fort
Melvin Gallant

Les neuf contes qui composent ce recueil proviennent essentiellement de la tradition populaire acadienne. Nous retrouvons ici l'auteur de *Ti-Jean*, qui connut un grand succès.

248 p., 11,95 \$

Le diable Frigolet
Anselme Chiasson

Ce livre est un véritable reflet de la culture populaire des Madelinots. Il fera la joie des ethnologues, mais aussi des lecteurs et lectrices sachant apprécier ces genres littéraires que sont le conte et la légende.

224 p., 14,95 \$



Marielle Cormier-Boudreau
Médecine traditionnelle en Acadie



Médecine traditionnelle en Acadie
Marielle Cormier Boudreau

Le présent ouvrage fait revivre ces connaissances oubliées et nous permet en même temps d'apprécier le mérite de l'intelligence et de la sagesse populaires.

360 p., 24,95 \$

Les théories scientifiques ont-elles un sexe?
 sous la direction de **Anne Decerf**

Les théories scientifiques engendrent-elles des discours neutres, exempts de l'empreinte de l'identité sexuelle des théoriciens et des théoriciennes qui les ont conçues?

345 p., 19,95 \$

ACTES DU COLLOQUE
Les théories scientifiques ont-elles un sexe?



DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES

éditions d'Acadie

C.P. 885, Moncton, N.-B. E1C 8N8

Téléphone : (506) 857-8490

Télécopieur : (506) 857-3070